

LOUIS THIRION

1.

Seule chose à faire : fuir ! Vite, encore plus vite, rejoindre un lieu civilisé avec de la lumière, des vitrines, et des gens vivants dans les rues.

Il pleuvait comme il peut pleuvoir sur la montagne méridionale à la fin de l'été. Un orage interminable déversait une cascade de gouttes énormes qui s'écrasaient en éclatant sur la carrosserie luisante de ma voiture. L'essuie-glace ne parvenait plus à dégager le pare-brise ; pourtant, j'accélérai encore. Je sais que je n'aurais pas dû céder ainsi à la panique, mais comment faire autrement quand toutes les lois de la raison et de la logique viennent d'être renversées et que la peur règne en souveraine ?

Encore dix kilomètres et ce serait la ville, dix kilomètres de roches noires, de pluie et de châtaigniers grimaçants.

Les pneus hurlèrent ; la vieille Buick, trop lourde pour cette route étroite, se couchait, tanguait comme un rafiote. Un virage, un autre, frein, accélérateur, frein.

Horreur ! Quelque chose de vivant venait de s'abattre sur mon capot, de vivant et de hurlant. Un oiseau ? Non, un chat. Tombé du ciel ? Né de l'orage ou de mes hallucinations ? Non, il se tenait les pattes raides, les griffes sorties. Des griffes d'acier accrochées dans l'émail dur. Je ne voyais plus que ses yeux jaunes qui me fixaient au travers du pare-brise embrumé. Des yeux déments et ce feulement interminable qui me pétrifiait.

J'écrasai la pédale de frein. Jamais, en temps normal, je n'aurais commis une telle faute. La voiture hésita un instant et partit en aquaplaning sur la mince pellicule d'eau qui recouvrait le bitume. Je n'avais d'yeux que pour le chat. Le poil trempé, hérissé quand même, il paraissait prêt à bondir au travers du verre pour venir me déchirer le visage. J'aurais dû lâcher le frein, accélérer légèrement pour reprendre le contrôle du véhicule, mais je restai la jambe raide, incapable d'un mouvement.

La Buick heurta la paroi ; les roches aiguës déchirèrent les tôles. Le chat bondit, plongea dans le fossé, tandis que la voiture, rejetée vers le centre de la chaussée, se ruait vers un virage en épingle. Revenu à la conscience, je lâchai le frein.

Trop tard ! La force centrifuge me rejetait vers l'extérieur de la courbe ; le vide s'ouvrait devant mes roues, m'aspirait. Le gravier qui garnissait le bas-côté crépita quelques secondes sous la carrosserie et la voiture bascula. La montagne se mit à tourner. Une chose, une autre. La carrosserie résonnait comme le bourdon de Notre-Dame, puis, brusquement, le silence... Le noir.

Une goutte d'eau en rythme régulier. Sans doute la pluie sur la carrosserie. Ah ! Si j'avais moins mal à la tête... Ce bruit de l'eau, que c'est lancinant ! J'ouvre les yeux. Il me faut quelques minutes pour me convaincre que je ne suis plus dans ma voiture. Une chambre verte. Et l'eau qui ruisselle vient d'un robinet mal fermé dans le lavabo. Je me passe la main sur le front. Quel trou dans ma cervelle, quel vide... Je peux tout de même me lever, examiner cet endroit dont je ne sais rien. Mes jambes sont amaigries, flageolantes. Elles me portent à peine. Lentement, j'avance en me tenant au rebord du lit. Avec un peu de chance, j'atteindrai la fenêtre sans tomber...

... C'est étrange, le parc est couvert de neige. Il fait beau. La neige a dû tomber cette nuit, les sapins ploient sous la charge et il n'y a que quelques traces de roues sur l'allée centrale. Mais de la neige en septembre, ce n'est pas normal. Car nous sommes bien en septembre, n'est-ce pas ?

Si seulement cette migraine me lâchait ! Je reviens vers le lavabo. Ce visage dans le miroir, je ne le reconnais pas ! J'ai dû perdre au moins dix kilos. Et cette cicatrice, là, près de la tempe. Une bien vilaine chose ! Elle doit dater d'au moins trois mois, à en juger par son aspect. La marque des agrafes est encore bien visible.

— Ah, vous êtes levé ?

L'infirmière qui vient d'entrer me regarde comme si elle me connaissait depuis toujours. Pourtant, j'ai l'impression de ne l'avoir jamais vue.

— Oui, je me regardais un peu dans la glace. Je ne me trouve pas tellement bonne mine.

— Oh, vous allez beaucoup mieux. Ne vous faites pas de soucis, vous allez vous en tirer.

Elle parle tout en s'occupant d'autre chose. Retaper un peu le lit, vérifier les sangles en cuir... Pourquoi ces sangles, au fait ? C'est une forte femme qui remplit sa blouse à faire exploser ses boutons. Elle pose sur moi un regard bleu étonnement glacial.

— Recouchez-vous maintenant ; c'est l'heure de votre injection.

— Pourquoi une injection ? Je me sens très bien.

Cette fois, quelque chose passe dans son regard. Comme une lueur d'étonnement. Elle ne doit pas avoir l'habitude de me voir discuter ses ordres.

— Allons, venez !

— Non, pas avant que vous ne m'ayez expliqué ce que je fabrique ici.

Cette fois, elle paraît tout à fait étonnée. Ses yeux roulent.

— Mais dites donc, vous avez l'air d'aller mieux !

— Puisque je vous dis que je me sens tout à fait bien.

— Eh bien, couchez-vous tout de même, mais je ne vais pas vous faire votre injection tout de suite. Je vais appeler le médecin. Il va vous voir.

Elle est sortie et a fermé la porte. Un petit déclic froid qui m'a hérissé les nerfs. J'ai sauté du lit et me suis précipité vers la fenêtre. Non, elle ne s'ouvre pas et les vitres sont faites d'une matière plastique dure. Inutile d'espérer les briser. Je suis prisonnier là-dedans.

Le psychiatre est un long type maigre au visage en lame de couteau. On dit que souvent, cette spécialité est choisie par des gens qui tentent d'échapper eux-mêmes à la démence en soignant celle des autres. Cela pourrait bien être son cas. Il fixe sur moi un regard traqué.

— Alors, vous vous souvenez de votre accident ?

— Oui, ma voiture a basculé dans un virage. Il pleuvait sans doute... de la boue sur la route, je ne sais plus très bien... J'ai été blessé, n'est-ce pas ?

Il me regarde.

— Oui, fracture du crâne. Sans lésion cérébrale sérieuse. Vous avez eu de la chance. Un excellent chirurgien que le docteur Poinceau. Sans lui, vous y passiez.

Le brouillard se reforme dans ma tête. Je me raccroche à ces yeux qui me fixent. Tout cela est tellement confus, lointain.

— Il y a longtemps que je suis ici ?

— Trois mois. Vous nous avez été envoyé par le service de chirurgie. Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient pour vous. Le reste n'était plus de leur compétence.

— Donc nous sommes en janvier ?

— En février.

Il a dit cela en appuyant ses mots. Maintenant, il m'observe.

— En février ! Je suis resté quatre mois inconscient !

— Inconscient n'est pas le mot. Disons que vous viviez dans un autre univers.

— J'étais dément, dites-le.

— Je n'aime pas ce mot. Disons plutôt que vous aviez changé de personnalité.

— Amnésique ?

Il demeure silencieux, comme s'il n'osait pas me répondre, mais je suppose que son silence est calculé. Je m'énerve.

— Vous pouvez me dire la vérité, je suis de taille à l'encaisser ; ne me traitez pas comme une femmelette.

Il s'est levé, marche vers la fenêtre, contemple longuement la neige qui étincelle au soleil et, brusquement, revient vers moi. Il a les yeux gris comme du plomb fondu. Sans aucun éclat.

— Savez-vous pourquoi votre voiture a quitté la route ?

— Non.

— Vous rouliez très vite... Pourquoi ?

— Je ne m'en souviens plus.

— Etes-vous imprudent au volant, d'ordinaire ?

— Certainement pas. Je roule depuis plus de dix ans presque tous les jours et j'en ai trop vu. de ces tas de ferraille écrasés ou enroulés autour de balises en béton. J'ai vu aussi des types en trois morceaux, et d'autres avec la poitrine traversée par l'axe du volant. Je n'ai jamais eu envie de finir comme ça. Ils ne sont pas assez beaux à voir, les morts de la route.

Il se tait un instant. Mais je sens son regard posé sur moi. Il sait certainement des choses. Je le devine. Il attend seulement le moment propice pour m'asséner un coup.

— J'ai parlé pendant mon amnésie, dis-je.

J'ai visé juste. Il réagit. Un très léger pincement de la commissure des lèvres. Presque imperceptible, mais j'ai trop l'habitude du contact pour négliger cet indice. Je me ramasse pour encaisser le choc. Il va attaquer.

— Vous souvenez-vous du docteur Gerhart de N*** ?

Pendant quelques secondes, j'ai la cervelle qui pédale dans le vide... Gerhart de N*** ? Je me cramponne. J'ai la peau des mains moite et je tire le drap à le déchirer. Il y a des images qui reviennent en désordre... Pas très clair, tout ça, mais je n'ai plus un poil de sec. Je le vois toujours, mon psychiatre. Il m'observe et son regard froid me raccroche à la réalité : sans ce regard, je crois que je déraperais.

— Le docteur Gerhart de N*** ? dis-je.

Il fait oui de la tête. Il attend.

Et brusquement, la voile se déchire. J'entre dans un univers de cauchemar. La peur et la haine m'envahissent. Je me dresse sur le lit.

— Qu'est-il devenu ? Il faut que je quitte cette maison tout de suite. Laissez-moi partir, laissez-moi !

Je ruisselle. Les images affluent maintenant en foule. C'est comme un film d'horreur qui se déroule sous mes yeux. Je me lève et j'avance vers lui.

— Je vous assure qu'il faut me laisser partir.

Il ne bouge pas. Il ne paraît pas surpris non plus. Il semble avoir prévu cette réaction. Je me tais. Je suis brusquement glacé jusqu'au plus profond de moi-même. Comme si toute la neige du parc coulait dans mes veines.

— Vous ne me laisserez pas partir, n'est-ce pas ? Ah, j'ai compris, vous me croyez fou... J'ai parlé pendant mon délire et vous me croyez fou.

Il me prend par les épaules et me ramène vers le lit.

— Asseyez-vous. Soyez calme. Ce sera plus facile.

Je grelotte. Mes dents s'entrechoquent. Il a pris une couverture, me la jette sur les épaules. Puis il va vers le lavabo et en revient avec un verre.

— Prenez ce comprimé.

Je secoue la tête avec violence.

— Je n'ai pas besoin d'être drogué. Non.

Puis brusquement, je réalise. Si je continue à m'agiter de la sorte, il va véritablement me croire cinglé. Je fais un prodigieux effort sur moi-même, j'aspire une énorme bouffée d'air. Je me calme.

— Alors, vous le prenez ce comprimé ?

— Non, dis-je, ce n'est pas la peine. Laissez-moi cinq minutes et je vais tout vous raconter... En commençant par le début.